

Barnum et Bailey

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 33

PDF erstellt am: **18.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199503>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Barnum et Bailey.

Barnum et Bailey ! Ces mots se lisent partout, depuis quelques jours. Ils s'étalent en grandes lettres flamboyantes à tous les coins de rues, sur les palissades, aux façades des maisons, à la vitrine des magasins, dans les cafés et les restaurants. Barnum et Bailey ! Les affiches bariolées qui encadrent cette inscription arrêtent de force les regards des passants et font tourner la tête à bien des gens. Elles parlent de spectacles inouïs, de troupeaux d'éléphants savants, de haras entiers caracolant dans de gigantesques arènes, de curiosités humaines venues des quatre coins du monde, d'excentricités fabuleuses, d'artistes rétribués comme des monarques afin d'empêcher d'autres cirques de les enlever à Barnum et Bailey.

On ne parle plus du beau temps ou de la pluie, ni des maladies de la vigne, ni des Humbert, ni des cendres de la Montagne-Pelée : toutes les pensées vont à Barnum et Bailey. Ces diables d'Américains nous ont conquis de toute façon. Et Dieu sait pourtant si leur tempérament et leur esprit diffèrent de notre manière d'être et de sentir ! Ah ! si Barnum resuscitait, comme il se froterait les mains !

Avez-vous connu Barnum ?... Moi non plus.

Il se faisait gloire du titre de « général charlatan » que ses contemporains lui avaient décerné. Barnum exerça les métiers les plus divers : tour à tour berger chez son père, cabaretier, entrepreneur de loteries, journaliste (il fut même condamné pour diffamation) et commerçant. Le hasard fit un jour de lui un montreur de curiosités. Vers 1833, un charlatan exhibait à Philadelphie une négresse se disant âgée de 160 ans et qui avait été, affirmait-elle, la nourrice de Washington, le libérateur de l'Amérique. Elle racontait des anecdotes sur feu son nourrisson et chantait des chansons du temps de la guerre de l'indépendance. Barnum acheta mille dollars la vieille négresse et l'exhibe l'année suivante à New-York. La négresse devint le premier sujet d'un « museum » avec lequel Barnum se mit à parcourir l'Amérique. C'était le début de la fortune pour l'habile Yankee. Il augmenta rapidement l'effectif de son personnel et le chiffre de ses recettes. Il fut vite célèbre.

C'est lui qui engagea le fameux équilibriste Blondin à franchir sur un câble les chutes du Niagara. Une foule considérable était accourue de tous les Etats de l'Amérique pour assister à cet exploit unique dans l'histoire des danseurs de corde.

« L'instant vraiment glorieux, raconte Barnum dans ses mémoires, ce fut quand Blondin, poussant devant lui, sur la corde raide, sa brouette, avec un homme dedans, atteignit le milieu du trajet. C'était l'endroit le plus périlleux. Blondin fit un arrêt. L'homme de la brouette, un Italien du nom de Vitale, sortit son bras droit. Un immense drapeau américain déroula ses soies flottantes, où les yeux stupéfaits de deux cent mille spectateurs, échelonnés sur la rive canadienne et sur la

rive américaine, purent lire dans l'azur marbré :

*Au libre peuple d'Amérique
Salut de*

Phinées Barnum

Directeur du Musée américain.

« Un immense hurrah, sorti de deux cent mille poitrines, rendit à Barnum son salut. »

A la suite de cette mémorable représentation, Barnum exposa, entre autres attractions, une reproduction exacte des chutes du Niagara. Il affirmait au public que des millions d'hectolitres étaient journellement employés à l'entretien de ses cataractes. Un jour, la compagnie des eaux prit au sérieux cette affirmation et voulut augmenter le prix de son abonnement. Mais Barnum montra au représentant de la compagnie comment, à l'aide de puissants appareils d'optique, il faisait des cascades géantes avec un seul baril d'eau par mois.

C'est Barnum qui rendit illustre le « général » Tom Pouce et la plupart des créatures phénomenes du siècle dernier.

C'est lui encore qui, il y a quelque vingt ans, se trouvant dans une ville des Etats-Unis, exhibait dans une petite pièce d'eau une sirène. Chacun restait émerveillé devant cette jeune faune à l'abondante chevelure noire et dont le corps se terminait par une queue de poisson. Mais, un jour, un Yankee, après avoir examiné attentivement le phénomène, s'écria tout à coup : « Est-ce toi, Kathy ? » Il paraît que le gentleman venait de reconnaître en la séduisante sirène une ancienne amie. On juge de l'effet produit par ce coup de théâtre.

Vers 1855, Barnum perdit toute sa fortune. Il avait été la victime d'un escroc qui, sous prétexte de l'engager dans une affaire de réveil-matin, le dépouilla comme au coin d'un bois. L'année suivante, sa propriété d'Iranistan devint tout entière la proie d'un incendie. Le grand impresario dut abandonner à ses créanciers son Musée américain.

Mais ces revers, loin de l'abattre, ne firent que stimuler son énergie et son ingéniosité. Il s'improvisa conférencier et refit en cinq ans sa fortune en parlant sur ce sujet : « l'art de gagner de l'argent. »

Le 17 mars 1860, il signait le contrat qui le remettait en possession du Musée américain, et huit jours plus tard il rouvrait sa monumentale baraque en prononçant devant dix mille spectateurs le speech suivant :

« Mesdames et messieurs. Oui ! c'est Barnum ! c'est Barnum qui revient ! »

« Il y a cinq ans, j'étais ici. Tout me souriait. Trois mois plus tard, j'étais abattu, écrasé, noyé. »

« J'ai lutté cinq ans. D'abord, j'ai pu lever la tête au-dessus de l'eau. A présent, me voilà sur la rive. Je sens sous mon pied le solide plancher de ce Musée, où je fis jadis ma fortune. En un mot, j'ai payé ! »

« Les réveil-matin, s'il en reste, sonnent ce soir l'heure de ma délivrance ! »

« J'ai travaillé, j'ai fait des économies pen-

dant cinq années. Maintenant, je suis quitte.

« J'ai payé pour ma sottise. On n'a plus le droit de me la jeter à la face. Au reste, les réveil-matin m'ont donné une leçon. Ils m'ont fait du bien. Ils m'ont rendu service.

« La leçon, la voici : J'ai appris à connaître certaines amitiés *bon teint*. Sans mes bienheureux réveil-matin, je serais encore dans l'ignorance sur ce point.

« Combien de fois, entre deux courses à travers l'Océan, descendant ou montant à pied le trottoir de Broadway, n'ai-je pas vu les amis des jours de prospérité s'arrêter brusquement comme saisis du désir foudroyant de relire quelque vieille affiche dès que je passais à côté d'eux ! »

« Cet irrésistible et subit intérêt pour les vieilles affiches chez certains amis, je ne le soupçonnais pas, je ne l'eusse pas connu sans les réveil-matin de M. Jérôme.

« Demain, bien sûr, ces excellents amis auront achevé la lecture de ces vieilles affiches, à la nouvelle que Barnum vient de reprendre son Musée et ils se tourneront alors vers moi.

« Et voulez-vous savoir comment cela se passera ? Eh bien, les gens qui disaient : « Le vieux charlatan ne s'en tirera jamais, » ces gens-là vont crier : « Qu'est-ce que je vous disais ! Le voilà hors d'affaire ! C'était certain ! »

« Ces gens-là me donnent du plaisir à voir, à entendre, à lire. Pour eux, j'ai trouvé un nom : « les amis intermittents ». C'est mon aventure des réveil-matin qui m'a donné cette bonne leçon sur l'histoire naturelle de l'amitié. C'est à eux que je dois cette importante découverte.

« Maintenant, mes amis, Barnum n'a plus qu'un mot à dire : Parcourez le Musée. Visitez-le. Examinez, admirez les cinq cent mille numéros, les cinq cent mille curiosités vivantes ou conservées qu'il renferme. Il y a là-dedans pour des millions et des millions de raretés, qui ne se peuvent rencontrer nulle part ailleurs. Admirez tout cela pour vos vingt-cinq sous, et dites-vous que Barnum saura vous en découvrir encore d'autres.

« Puis, quand vous serez dehors, dites bien à vos amis que le capitaine Barnum est toujours sur le pont de son vieux bateau, enfin que, suivant le mot de Shakespeare, « Richard est encore lui-même ! »

Barnum devint en 1882 l'associé de Bailey, qui était son plus redoutable concurrent. Cette association dura jusqu'à la mort de Barnum, survenue en 1891 ; et depuis cette date, Bailey dirige seul l'immense entreprise, qui comprend un millier de personnes, 400 chevaux et des animaux de toute espèce.

Les spectateurs de Barnum et Bailey verront sans doute des choses étonnantes ; mais seront-ils repris du charme des juvéniles admirations qu'ils éprouveront à nos abbayes de village, à nos anciennes fêtes de tir, dans le modeste panorama aux tableaux naïfs ou dans la ménagerie minuscule du brave Silas Bolomey, qui domptait ses deux lions en leur parlant patois ?

Le gigantesque **Cirque-Exhibition de Barnum et Bailey** arrivera ici, avec ses quatre trains spéciaux, le 19 août, venant de Genève. Aussitôt que les tentes seront montées et aménagées, on procédera aux représentations, qui auront lieu à 2 h. de l'après-midi et à 8 h. du soir, pendant deux jours seulement.

Cette vaste entreprise comprend 64 énormes wagons spécialement construits pour elle, 2 ménageries complètes, 3 troupeaux d'éléphants, 400 chevaux de race et poneys, 2 troupeaux de chameaux, un grand nombre de cages remplies d'animaux rares, et elle occupe près d'un millier d'employés. Partout l'établissement a été montré en son entier, la direction n'a jamais consenti à en détacher la moindre partie.

La place mise à notre disposition ne nous permet que de donner un résumé très succinct de cette puissante organisation. La vaste tente du cirque-hippodrome abrite 3 arènes, 2 scènes et un vaste stade olympique, sans compter l'énorme espace libre au-dessus des pistes, où ont lieu les représentations de gymnastique aérienne. Sur l'une des arènes, on voit, entre autres, un merveilleux numéro de dressage, dans lequel paraissent simultanément 70 chevaux pur-sang. Au commandement, ils se rangent, l'un après l'autre, en cercles concentriques, formant une pyramide, tandis que le dresseur, placé au centre, sur un superbe étalon noir, surveille ce magnifique tableau hippique.

Toute la représentation du cirque-hippodrome est d'une valeur hors de pair, la grande majorité des artistes qui y apportent leur concours étant les champions incontestés dans leur branche spéciale. Parmi ces artistes se trouvent les écuyers les plus habiles et les plus intrépides, les acrobates les plus experts et les plus audacieux. En réalité, le programme est touffu au point qu'il devient quasiment impossible de tout voir. Aussi la Direction a-t-elle soin de recommander aux spectateurs de ne pas trop disperser leur attention, mais de la concentrer autant que possible sur le spectacle particulier qui se trouve sous leurs yeux. Cela vaut mieux, en effet, que de vouloir suivre ce qui se passe à la fois sur les diverses scènes et arènes.

Nous ajouterons que chaque spectateur, même celui qui a pris la place la moins chère, a droit à une place assise au cirque, d'où il peut voir se dérouler en son entier le long et extraordinaire programme.

Les portes de ce grand établissement ouvrent toujours une et demi heure avant les représentations, c'est-à-dire à midi et demi et le soir à 6 h. ½.

Un petit coup d'encensoir. — Il fait bon quelquefois se passer la main dans les cheveux; si on en laissait toujours le soin aux autres gens, on risquerait fort d'attendre longtemps.

En me promenant ce matin, jour de marché, dans nos rues si pittoresques, il me revint à la mémoire ce que disait, il y a quelques années, à cette même saison, la *Gazette*:

Le marché de Lausanne était ravissant ce matin. Fleurs, fruits et légumes s'y mêlaient, sous le clair soleil, dans la plus joyeuse symphonie. C'est la saison des tomates, qui remplissent de leur belle teinte rouge-brûlée d'innombrables corbeilles, tout à côté d'aubergines aux reflets violacés, de prunes veloutées, de pêches, d'abricots, de poires, de groseilles, de mûres, arrangées, dans leurs petits paniers plats, avec un art séducteur. Et comme tout cela est frais, et quel joli coup d'œil que celui de ces rues étroites et montueuses où circule sans se presser, devant les richesses étalées sur les trottoirs, un public bigarré fait de maîtresses de maison, de cuisinières, de pensionnats de jeunes filles, d'étudiants et de flâneurs! Non, vraiment, le marché de Lausanne n'a pas son pareil comme pittoresque. Et c'est aussi, de bien loin à la ronde, celui où l'on rencontre le plus de jolies femmes. Disons-nous une fois nos vérités!

L'abbaye des régents.

(Au village, au sortir du sermon.)

— Eh bien! Jean-Louis, voilà donc votre régent de retour?

— Bien oui, il s'en est revenu hier soir, je ne

sais pas trop à quelles heures... Voilà un pair de semaines qu'on ne l'avait pas revu. Il a donc fait ce cours de travaux manuels à Lausanne. Y paraît qu'on leur z'apprend la menuiserie, le cartonnage, le modelage et Dieu sait quoi encore. Ce voyage, le nôtre a fait du modelage. Je me demande à quoi ça peut bien servir de patrigoter de la terre grasse, du matin au soir. S'ils s'imaginent qu'on veut les laisser faire ce commerce ici, au village!... D'abord, on n'a point de cette terre; on est tout sur le sable. Et puis, il y a autre chose à apprendre à des enfants, quand ce ne serait que le calcul et l'orthographe. De mon temps, on ne parlait pas de ces histoires; ça ne nous a pas empêchés de faire notre petit chemin, et pi qu'on ne doit rien à personne! Y me semble à moi, tout paysan que je suis, qui vaudrait mieux dépenser notre argent pour planter quelques arbres. On ne peut pourtant pas apprendre à l'école à faire tous les métiers qu'on voit sous le soleil: menuisier, sculpteur, fabricant de pots et tout ce qui s'ensuit! On y fait bientôt tout que des bons élèves...

Ils n'avaient pas fini par Lausanne que les voilà à Morges, à leur congrès. Il paraît qu'on a discuté sur la science naturelle. Je ne sais pas là bien au juste de quoi y s'agit. C'est un de Fey qui a fait le rappôo. Mon beau-frère, qu'est don de la commission des écoles, l'a lu en partie après souper hier soir, et il m'a dit que c'était rien tant mal tourné. On y parle de fonder des musées dans les écoles. Je vous demande un peu! Comme si le musée de Lausanne ne coûtait déjà pas bien assez d'argent à l'Etat! Dans ces musées, on y mettrait un tas de choses pour éduquer les enfants: des bêtes des champs, des oiseaux empaillés, des esquelettes, des coquilles, des plantes sèches — autant vaut dire du foin — même des pierres et de l'engrais. Mon beau-fils, qui s'y connaît, vu qu'il est à l'Ecole normale, en cinquième, m'a dit qu'il z'y voulaient mettre aussi:

Un nouvel instrument de musique pour jouer sur les mots.

Un traité d'une dizaine de pages, pour apprendre aux régents à vivre de privations.

Un paratonnerre pour préserver les enfants qui ont une jeunesse orageuse et pou les garantir de ce coup de foudre dont on parle tant.

Une escarpolette, je crois; c'est une espèce de balançoire, pour les régents qui attendent qu'on augmente leur traitement.

Des nouvelles tablettes pour tirer les vers du nez aux élèves qui n'ont pas assez recordé leur leçon.

Une paire de pantalons noirs avec des canons étroits comme tout, pou image du maître, qui doit être « sévère », mais « juste ».

Une estatue en gy, où on y voit deux gailards qui se fichent des coups de poing, à l'effet de faire comprendre ce que c'est qu'une « domination entre vifs ».

Une grosse dame représentant la machine à vapeurs.

Un nouveau vélo avec quoi les régents pourront arriver à la retraite en vingt-cinq ans.

Et un tas d'autres machines du diable, que j'ai oublié les noms. Je ne sais pas si tout ça c'est vrai, mais y me semble que ces histoires veulent compter bien de l'argent, et c'est enco nous qui faudra payer...

Après la conférence à l'église du temple, y a eu, comme toujours, banquet à la cantine, avec discous et vin d'honneur.

A propos de vin d'honneur, je pense que tu as eu, Daniet, la visite de deux ou trois régents qui demandaient des bouteilles pour la fête. Figure-toi qu'y a samedi huit jous, j'étais à la grange en train de gouverner, quand voilà que je vois arriver trois régents. Y en avait un bon gros qui avait l'air bien bon enfant, et puis deux petits avec des lunettes; un de ces deux

était bien moindré. Y me disent ainsi, ainsi, qu'y avait don congrès pa Morges et que ceusses qui voulaient donner quéques bouteilles y seraient les bienvenues. Au premier abôo, je savais pas trop que dire. Je me pensais: Dieu sait si c'est pas encore une farce! — parce que tu sais, ces régents, y s'y entendent pou vous mettre dedans — surtout que le plus petit avait un drôle d'ai... A la fin, je les ai quand même menés à la cave; on a bu trois verres au guillon, et je leu z'ai promis cinq bouteilles de 98 pou leur abbaye.

Je n'ai pas voulu faire comme Marc au Juge. Quand il les a vu veni, il s'est dit: Ah! vous croyez de me prendre pou un benêt, avé votre quète, comme si la ville de Morges n'avait rien à vous offri. Et il s'en va à la fontaine, par derrière la grange, rempli quéques bouteilles qui avaient eu du bon vieux, y te les bouche bien, y te leur flanque des étiquettes neuves, y te les roule un moment dans la poussière et « via! » Tu peux croire que ceusses qui les ont bues n'ont pas eu mal aux cheveux.

Pou en reveni à ce congrès, après le banquet, y a eu course au Château de Vufflens, puis, le soir, grande représentation à la cantine. Tout s'en est mêlé: les *Amis de Morges*, les *Jeunes patriotes*, la *Jeune Helvétie* et même le *Mænnercho* des Allemands du pays. Y n'étaient qu'une douzaine, mais n'empêche qu'y z'ont crânement chanté, à ce qu'on dit... en allemand, bien entendu. C'était dommage pou tous ces régents qui n'ont pas compris les paroles... Y avait surtout un Zimmermann, de la Croix-d'Or, qui te ronflait c'te basse!

C'est pas tout. Le lendemain, y z'ont fait une pistée en bateau jusqu'à Genève et visité un musée qu'on y dit l'Ariana. Je te dis qui n'ont que ces musées par la tête! Ils ont bu un verre ou deusses et y sont rentrés devers le soir, pâceque le lendemain, y avait les fonctions d'église.

Et notre malin de ministre, ne va-t'y pas faire chanter ce matin à notre régent, le psaume 42, qui dit: « Comme un cerf altéré brâme... »

E.-C. THOU.

Chants de Mi-Eté.

Voici la Mi-Eté, bergers de nos montagnes,
Compagnons et compagnes,
Que ce jour soit fêté!
Voici la Mi-Eté.

Allons, jeunesse, allons, la danse vous appelle,
Que chacun ait sa belle,
Sa rose des vallons!
Allons, jeunesse, allons!

Ainsi chantait Juste Olivier, il y a tantôt quarante ans.

Dans la plaine blanche,
Youch-hé, youch-hé!
Le soleil d'été
Youch-hé, youch-hé
A séché les branches.
Il nous faut monter,
Au prochain dimanche,
Youch-hé
Sur l'Alpe verte, pour fêter
La Mi-Eté
Et pour chanter
La liberté
Youch-hou, hou, hou, hé!

Ainsi chante aujourd'hui Jaques-Dalcroze. Comme on sent bien, à ce rapprochement, le chemin parcouru. Que les temps sont changés!

Juste Olivier, seulement poète, avait marié ses strophes à un vieil air de la montagne, qui en fut tout rajeuni. Musicien, avant tout, Jaques a flanqué ses couplets d'un air où l'on retrouve toute l'originalité, tout l'esprit qui caractérisent ses compositions. L'air ne fait-il pas la chanson?

Le chant de la mi-été de Jaques-Dalcroze a